

Christian Guillaume

Extrait de

Transaction

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2021, Taurada Éditions

PROLOGUE

Je te vois partout et nulle part à la fois. Je ne connais pas encore ton visage, mais je suis persuadé que le jour où je t'apercevrai, je saurai que c'est toi, sans l'ombre d'une hésitation.

Je te cherche depuis si longtemps...

Je suis à tes trousses. Tu es devenu mon gibier.

Tu as réveillé la bête en moi, je ne te lâcherai pas.

Je suis là, quelque part.

Tu dois sentir ma présence, mon souffle chaud dans ton cou.

Imagines-tu ce que je ressens ? As-tu seulement une idée de qui je suis vraiment ? Je suis comme un volcan quand je pense à notre rencontre, celle qui m'échappe encore... mais qui se réalisera, n'en doute pas !

Je suis persévérant, endurant, je sais que ce jour finira par arriver. C'est une évidence. Et ce jour-là... ce jour-là...

Crois-tu avoir déjà eu l'occasion de réellement souffrir ? Je ne le pense pas. Tu as dû, comme tout le monde, avoir des petits bobos, un bras cassé ou une jambe, le truc de base, peut-être même as-tu déjà été opéré, c'est tellement banal...

Ce que je vais te faire expérimenter le jour de notre rencontre, tu n'auras jamais eu l'occasion de l'approcher

de près ou de loin, si ce n'est dans ton subconscient, bien enfoui et oublié depuis ta venue sur terre. Rappelle-toi, lorsque tu es né, avec quelques minutes à peine d'existence, transi par le froid, sortant du ventre maternel, ébloui par la lumière ! Te souviens-tu de ce vrai choc physique d'une rare violence, le trauma originel que tout le monde oublie ? Tu revivras cette expérience. Ça te paraîtra comme un second commencement, une nouvelle naissance...

Je t'imposerai une douleur qui accouchera d'une explosion, qui désintégrera toutes les fibres de ton corps, qui laminera ton cerveau. Un calvaire qui te rendra fou, qui te fera me supplier d'y mettre fin... l'expérience ultime. Es-tu seulement capable de l'entrevoir ? J'ai tellement hâte de te voir enfin y goûter, si tu savais !

D'ici là, je ne lâcherai rien, je serai une sentinelle jusqu'au bout. Et même si cela doit durer de longues, de très longues années, tu seras toujours ma quête ultime, le but de mon existence !

Crois-moi, personne n'aura jamais autant désiré te rencontrer, te toucher...

Sois certain qu'une mort douloureuse sera ta vraie délivrance !

1

J'espère que ce sera aussi bref que ce que je crois !

Ça ne pouvait pas être compliqué. Maintenant que sa décision était prise, il lui suffisait d'attendre l'entrée d'une rame de RER dans la station, fermer les yeux et puis... et puis...

Mais ça, c'est la théorie... et si je me loupais ?

Il avait tellement peur de ne pas pouvoir passer à l'acte. Il s'apprêtait à commettre un crime que personne ne pourrait jamais lui pardonner, le fait qu'il en soit la victime ne saurait en aucun cas l'excuser. Il s'en voulait déjà de capituler ainsi, de ne pas avoir le courage de renoncer à cette lâcheté, celle qui consistait à se soustraire à ses responsabilités. Oui, il cédait à la pression, mais comment faire autrement ? Il avait essayé de résister, de se montrer fort, mais c'était impossible...

Il tremblait de tout son être même s'il s'était persuadé qu'il s'agissait là de la seule solution... de son unique échappatoire. *Il* ne le lâcherait jamais : tôt ou tard *il* le retrouverait, inéluctablement.

Et ce jour maudit semblait être sur le point d'arriver. Ce n'était plus qu'une question d'heures, il en était intimement persuadé ! Il pouvait presque sentir sa présence ! Il lui était impossible de continuer à vivre

ainsi, dans cette paranoïa permanente, à se cacher, à surveiller et à soupçonner tout le monde.

Ici, sur ce long quai de béton froid et anonyme, l'homme – s'il était bien là – allait assister, impuissant, à son envol. La proie allait triompher d'une manière définitive !

Ce qu'il s'apprêtait à faire le terrifiait.

*Je donnerais n'importe quoi pour revenir en arrière.
Au moment où tu te dis que tout est encore possible,
que tout n'est pas joué !*

Il tremblait.

J'ai tellement peur !

Il sentit son pouls s'accélérer, la transpiration humidifier ses aisselles et perler sur son front. Il était parcouru de vagues de chaleur entrecoupées de frissons glacés.

Il se positionna minutieusement juste au début de l'immense quai de la station, là où le conducteur du RER n'avait absolument aucune possibilité de le voir et encore moins de freiner la motrice pour éviter le choc fatal.

D'ici, il pouvait surveiller du coin de l'œil cet homme suspect lui jetant fréquemment des regards en biais, son sac de sport en bandoulière. D'où il se trouvait, il ne l'aurait pas juré, mais il lui semblait bien que ce sac était orné d'une tête de reptile, un cobra, un logo à l'image de son propriétaire, froid et calculateur !

Tu crois vraiment que je ne me souviens pas de ce détail ?

Maintenant, l'homme le défiait, le fixant résolument. Le doute n'était plus permis : c'était bien *lui* !

Oserait-il intervenir pour l'empêcher de lui échapper ? Il le voyait bien se rapprocher subrepticement tout en regardant autour de lui, comme si de rien n'était. Il semblait mal à l'aise.

Tu ne sais plus quoi faire, pas vrai ? Tu n'as pas l'habitude que ce soit les autres qui te dictent la marche à suivre, hein ?

Il fallait plusieurs centaines de mètres à une rame pour s'arrêter définitivement. Et même en pleine décélération, la mort arriverait instantanément, surtout en plongeant tête la première. Il allait réussir à s'échapper.

Et si je ne crevais pas sur le coup ? C'est possible ?

Cette pensée le figea quelques secondes, comme s'il était encore temps de se préoccuper de ce genre de chose.

Non, je vais être pulvérisé !

En tout cas, une chose était certaine, ce serait plus rapide et moins douloureux que s'il tombait entre ses mains.

Il frissonna. Il regarda de nouveau vers l'autre, qui se rapprochait à petits pas. Il faisait semblant de fouiller dans son sac... Qu'y avait-il dedans ? Il imagina un revolver ou un fusil...

Non, trop de monde, trop risqué ! Il n'interviendra pas ici, devant tant de témoins...

Il ferma brièvement les paupières, il savait qu'il était arrivé à la fin de l'histoire.

Il se sentit soudain seul sur le bout de ce quai immense, isolé parmi les autres usagers. Il se fit la réflexion que ce ruban de béton paraissait vraiment très long. Il allait faire mentir un proverbe africain qui veut que « le lieu où on attend la mort n'a pas besoin d'être vaste » ! L'Afrique ! Il allait mourir tellement loin de la terre de ses ancêtres, ce continent gravé sur sa peau d'ébène. Il aurait tant aimé que quelqu'un l'accompagne et lui tienne la main une dernière fois. Quelqu'un comme Johan ou Manal.

Un souffle annonciateur arriva des entrailles du tunnel, une exhalaison métallique et tiède.

Il réalisa qu'il pleurait. Ses joues devaient être luisantes, car elles se rafraîchirent immédiatement sous l'assaut de cette brise artificielle.

Il tourna la tête sur sa gauche : un gamin, qui tenait la main de sa mère, le fixait avec intensité. Avait-il deviné ce qui allait se jouer dans quelques secondes ? Il soutint le regard du petit garçon, et lui murmura de lui pardonner pour le crime qui allait suivre.

Il ferma les yeux.

Comment en suis-je arrivé là ?

Manal... Johan...

2

Au même moment, sur la ligne A du RER parisien, ODIN était lancé à plus de 90 km/h dans le tunnel interminable de près de quatre kilomètres de long, reliant Châtelet – Les Halles à Nation. Les lumières défilaient à une allure syncopée au travers des vitres aveugles, créant un stroboscope hypnotisant. Les wagons à deux étages dodelinaient sous l'effet de la vitesse.

*

Je sais que c'est toi, espèce de malade... alors nous y voilà, hein ? Tu m'as enfin retrouvé, pas vrai ?

*

À cette heure-ci, en fin de journée, les wagons étaient peu remplis, même au départ de La Défense, pourtant l'une des gares les plus empruntées d'Europe.

*

Il y a moins de monde à cette heure-ci... pas de bol pour toi, je t'ai repéré avec ton sac !

*

Les deux usagers étaient installés à l'étage, l'un en face de l'autre, à leur aise. La plupart des sièges orange ou rouges, à la décoration pseudo-florale bleu clair, étaient inoccupés.

Ils ne paraissaient âgés que d'une petite cinquantaine, mais le temps avait déjà entamé son œuvre de sape, et leurs cheveux commençaient à désertier le haut de leurs crânes et de leurs tempes, donnant naissance à des golfes clairs.

Le premier desserra sa cravate bordeaux. Son ventre proéminent tendait une chemise bleu pâle sur le point d'exploser, les boutons à l'agonie. Sa veste de costume avait dû, quant à elle, être à sa taille il y avait de cela bien longtemps.

Il se pencha vers son collègue, les coudes sur les cuisses, afin de couvrir le bruit de roulement. Sous l'effort imposé, les coutures de ses habits menacèrent encore plus de rompre, mais elles résistèrent.

« ... et tu savais que les noms des rames de RER, c'est ce qu'on appelle des codes missions ? »

*

*Je suis sûr que tu te doutes de ce que je vais faire...
Tu vas être déçu, c'est le moins que l'on puisse dire...
Oh que oui ! Tu ne m'auras pas. Jamais !*

*

Son interlocuteur, le dos à plat contre la banquette, se tenait raide comme la justice, il était plus petit et

surtout plus rougeaud. Son visage était envahi par une couperose que n'aurait pas reniée un véritable alcoolique, alors que lui-même ne buvait que rarement de l'alcool. Il portait une chemise blanche ajustée, et avait disposé sa veste de costume, soigneusement pliée, sur sa sacoche d'ordinateur siglée d'un grand groupe d'assurances.

Tout comme son vis-à-vis, il avait un visage fatigué, les yeux rougis, usés, signe d'une journée entière passée devant les écrans. Il leva les sourcils, interrogateur.

« Des codes missions ? Mais de quoi tu me parles, là ? » dit-il en glissant une main sur son front.

Vraiment pas de bol de l'avoir croisé au moment de quitter le bureau. Il y a trois ascenseurs, et il a fallu qu'il monte dans le mien... pffffff !

L'homme à la chemise bleue se donna un air important en se redressant d'un seul coup.

*

Je te vois, l'air de rien. Tu viens encore de me regarder. Tu hésites, pas vrai ? Tu te demandes si je vais avoir le cran de le faire, hein ?

*

« Ouais, j'ai lu ça dans un article dans le journal gratuit d'hier.

– Et alors ? fit le petit rougeaud.

– Figure-toi que c'est tout bête, ces codes... poursuivit l'autre d'un air conspirateur. Tu as vu le nom de la rame quand elle est arrivée à quai, sur La Défense ?

– Euh... non, je n'ai pas fait attention.

– Mais si bordel, celui affiché au-dessus de la cabine-conducteur !

– Ah oui, OK, je n’y étais plus, désolé. C’était “ODIN” d’écrit, ou un truc comme ça il me semble !

– Exactement, c’était bien “ODIN”. Tu connais son interprétation ? »

*

*Tu es mal à l’aise... tu ne sais pas trop quoi faire.
Trop de monde sur le quai, peut-être ?*

*

« Le nom du chien du conducteur ? » s’esclaffa le petit homme à la chemise blanche.

Celui au ventre proéminent émit un léger reniflement en levant les yeux au ciel, il ne semblait pas apprécier la plaisanterie.

« Mais non, ce n’est pas ça ! »

Il le fixa, laissant s’écouler plusieurs secondes.

« Bon, allez, explique-moi, alors !

– Eh bien, c’est tout simple, commença-t-il d’un ton professoral. La première lettre indique la destination.

– Avec un “O” ? Je ne connais pas la totalité de la ligne A, mais je suis persuadé qu’il n’y a aucune gare qui commence par un “O”. Tu es sûr de toi, là ?

– Attends, merde, laisse-moi t’expliquer, il s’agit d’un code !

– ...

– La seconde lettre, elle, représente le type de mission.

– Le type de mission ?

– Oui, si c’est un omnibus ou un semi-direct par exemple, tu vois ?

– OK, si tu veux... et les deux dernières ? »

Bordel, vivement qu'il en finisse, il me saoule avec son bla-bla sans intérêt.

« Elles sont uniquement là pour une cohérence phonétique du code, si on peut dire, une astuce pour qu'on retienne plus facilement le truc. Ça permet de différencier les missions du matin et du soir. C'est tout con, en fait. »

Le gros homme s'adossa à la banquette, satisfait et transpirant, un petit sourire en coin.

Demande-lui la suite, il n'attend que ça... ça l'occupera !

« Et du coup, avec "ODIN", ça fait quoi ?

– Donc, si on reprend, ça fait "O" pour Torcy – Marne-la-Vallée, le terminus, "D" pour...

– Attends, attends... Je croyais que la première lettre représentait la destination de la rame ?

– Oui, c'est bien ça !

– OK, alors ça devrait être "T" pour Torcy, non ?

– Je te l'ai dit tout à l'heure, ce sont des codes...

Donc, les lettres sont codées ! Ne m'en demande pas plus, il s'agit du seul dont je me rappelle, certainement parce que c'est la rame que nous prenons quasiment tous les jours. »

Silence.

« Ah si, et je me souviens de la lettre "Q" aussi !

– Ouais, bah celle-là, pas besoin de me l'expliquer, je vois bien où le RER va arriver. »

Ils gloussèrent.

« Mais non, t'es con, c'est "Q" pour Chessy ! »

Ils rirent.

L'homme à la chemise blanche retrouva son sérieux en premier.

*

Merde, je ne te vois plus. Bordel, t'es passé où, enfoiré ? Je m'en fous, en fait, c'est bientôt fini de toute manière !

*

« Bon, et la suite, du coup ? »

Le gros homme s'essuya les yeux d'un revers de manche tout en reniflant.

« J'en étais où ? Ah oui, voilà... "ODIN". Alors, le "D", si je me souviens bien, ça signifie que c'est un semi-direct, et les deux lettres d'après...

– On s'en fout... ! le coupa son interlocuteur.

– Heu... exactement. En vrai, elles ne sont là que pour faciliter la mémorisation des combinaisons. »

Puis l'homme ventripotent se tut, l'air pensif, comme s'il essayait de prendre la pleine mesure de ce que venait de lui asséner son collègue.

Alphonse se revoyait dans la pièce aux dimensions modestes et aux murs défraîchis où traînaient, sur une petite table basse purement fonctionnelle, des journaux et revues automobiles, pour la plupart datant de l'année passée. Juste à côté trônait une cafetière à capsules, d'un modèle faisant invariablement penser à un acteur hollywoodien qui en vantait les mérites. Cet endroit était la minuscule cafétéria de son lieu de travail, celle réservée exclusivement aux mécaniciens et aux deux caissières du centre d'entretien. Les clients n'avaient le droit qu'à une grosse machine automatique, juste à côté des comptoirs de prise de rendez-vous, qui délivrait à prix d'or un breuvage vaguement noirâtre et totalement insipide.

Comme tous les jours de la semaine, après un café matinal avalé en présence de ses collègues, il avait consulté les attentes des clients sur le grand panneau d'activités, situé derrière les caisses. Le chef d'atelier lui avait demandé de réaliser une intervention urgente : une vidange de boîte de vitesses, pour un habitué qui désirait son auto très rapidement et qui avait pris rendez-vous le jour d'avant. Sa voiture attendait sur le parking de l'enseigne juste devant le magasin, garée là depuis la veille.

Après avoir échangé quelques banalités sur l'actualité et donné son avis sur le dernier transfert de joueur réalisé par son club de foot favori, il ramassa les clés qui se trouvaient avec la carte grise du véhicule. Une fois le numéro d'immatriculation vérifié, il alla chercher l'auto stationnée pour la faire rouler dix minutes afin que l'huile arrive à bonne température pour effectuer plus facilement le type d'intervention mécanique demandé.

Au retour, en pénétrant dans l'atelier, il s'arrêta quelques instants pour en humer les odeurs, celles de l'huile de vidange, de caoutchouc chaud et de gaz d'échappement depuis longtemps consommés.

Il aimait ce moment où l'endroit semblait désert et encore assoupi, sans bruits métalliques ni chocs sourds.

Il constata que les deux ponts disponibles étaient déjà occupés par des véhicules disposés là depuis la veille par ses collègues. C'était toujours un peu « la guerre » pour bénéficier de ces engins de levage très commodes, et cette fois-ci, il n'avait pas suffisamment anticipé pour s'en octroyer un.

Tant pis, il allait être obligé de mettre la voiture sur des chandelles à l'aide d'un cric pneumatique. Une opération pas très pratique, mais l'intervention était pressée et il n'imaginait pas une seule seconde demander à l'un de ses collègues de lui laisser sa place. Il pesta intérieurement, il détestait travailler allongé sur le béton.

Une fois la voiture parfaitement positionnée, il se glissa dessous, non sans quelques difficultés au vu de sa corpulence. Étendu sur un chariot pliant de mécanicien, afin de pouvoir accéder aisément au point de vidange situé au plus bas de la boîte de vitesses, il se contorsionna un peu pour pouvoir y arriver. Il imagina

sans peine ses collègues se pousser du coude en rigolant doucement.

Une fois le bouchon ôté, l'huile commença à s'écouler presque de manière caoutchouteuse dans le réceptacle positionné à cet effet. Il examina rapidement le cabochon de vidange et le trouva encrassé par un épais dépôt de limaille de fer, dû aux frottements des pignons de boîte de vitesses.

Son regard fut attiré par le filet visqueux et brillant qui s'échappait du carter. Le liquide couleur pétrole eut un effet hypnotisant et il se perdit dans ses pensées : d'abord Johan... puis Manal... Et *l'autre* ?... L'avait-il réellement retrouvé ? Se tenait-il en ce moment même près de lui ?... À qui pouvait-il en parler ? Et comment ?

Il entendit soudain des bruits de pas autour de la voiture. Il sortit de son état contemplatif en secouant légèrement la tête.

« Julien, c'est toi ? »

Pas de réponse. Il continua sur sa lancée :

« Tu tombes bien, mec, tu peux me passer un bouchon de vidange ? Celui-ci est complètement encrassé et j'ai la flemme de le nettoyer... »

Les pas s'arrêtèrent immédiatement.

« Julien ? »

Un silence épais régnait dans l'atelier, comme si l'endroit retenait sa respiration.

Merde, il y avait pourtant quelqu'un tout à l'heure !

Mais il n'en était plus aussi sûr, hypnotisé qu'il avait été par le liquide s'écoulant paresseusement des entrailles de l'auto.

Qu'est-ce qu'il fout ?

Pourquoi son collègue ne lui répondait pas ?

Le bruit d'une respiration assez forte et soutenue se fit entendre. Il tendit l'oreille.

C'est quoi ce bordel ?

« C'est naze si c'est une blague, les mecs. Julien, c'est toi ? »

Sa voix prit des intonations un peu trop haut perchées sur la fin, et résonna dans l'atelier.

Et toujours ce halètement rauque. Ça ne ressemblait pas à la respiration de son collègue.

Il commença à transpirer. D'un seul coup, il se trouvait isolé et vulnérable. Il en était persuadé, maintenant : ce n'était pas Julien.

Il n'osait plus bouger. Instinctivement, il essaya de ramener un peu plus ses jambes sous la voiture.

Le bruit de pas reprit soudain.

Ce n'est pas du tout le son des chaussures de sécurité !

Insidieusement, une peur panique l'envahissait. Il y avait quelqu'un avec lui, sans l'ombre d'un doute !

Il s'imagina à moitié écrasé sous la tonne de ferraille du véhicule, la cage thoracique sur le point d'exploser... Il repensa aux chandelles : avait-il bien mis la goupille avant son intervention ?

Il avait tellement l'habitude de s'en servir qu'il ne se souvenait plus d'avoir vérifié cet élément de sécurité primordial.

Ne panique pas, mec !

Les ateliers étaient interdits au public, le seul qui pouvait se trouver là était...

Il... il est là !

Le tissu de sa combinaison verte était trempé de sueur. Instinctivement, il retint sa respiration pour mieux se concentrer sur les bruits suspects : une portière s'ouvrit tout doucement.

Bordel ! Il va faire démarrer la bagnole et m'écraser !!!

Dans un réflexe de pure panique, il renversa le bac qui contenait l'huile encore tiède et s'éjecta de dessous le châssis en propulsant aussi fort que possible le chariot sur lequel il était allongé. Au passage, son front et son nez s'écorchèrent au soubassement de la voiture. Cette dernière tangua dangereusement sur les chandelles.

Merde ! Les goupilles de sécurité !...

Une fois sur pied, il saisit les premiers outils à sa portée : un tournevis et une lourde clé à molette traînant sur un caisson juste à côté. Et sans même prendre le temps de regarder à l'intérieur de l'auto, il la lança à toute volée en direction de l'habitacle.

La peur décuplant sa force, la vitre latérale côté conducteur explosa sous la violence du choc. Le « missile chromé » termina sa course sur le siège passager au milieu d'une multitude de fragments de verre.

Il tenait maintenant le tournevis devant lui comme une arme pouvant le protéger. Soudain, un cri guttural et bestial, terrifiant, lui fit fermer les paupières.

En les rouvrant, il découvrit ses collègues, complètement effarés. Ils lui adressaient la parole, les bras levés en signe d'apaisement. Ils lui parlaient, mais lui ne les entendait pas.

Il réalisa que ce cri primal sortait de sa propre gorge, c'était lui qui se déchirait les cordes vocales.

Ce n'est que lorsqu'il vit arriver également les deux caissières du centre ainsi que le vigile, qu'il cessa de hurler. Tous étaient pétrifiés et ne cessaient de le fixer.

Il leur désigna l'intérieur de la voiture d'un doigt tremblotant en fermant les paupières. Julien, son collègue le plus proche, se baissa pour examiner l'habitacle. Il se releva doucement.

« Al ? Tout va bien maintenant. OK, mec ? »

Alphonse rouvrit les yeux.

« Non, ça ne va pas, regarde le type dans la caisse, bordel ! »

La petite assemblée se dévisagea.

« Qui ? demanda le vigile en se rapprochant.

– Mais putain, vous le faites exprès ou quoi ?

– Calme-toi, d'accord ? lui intima le grand Noir musculéux en levant les mains devant lui en signe d'apaisement. Et baisse cet outil, s'il te plaît, tu pourrais te blesser ou amocher l'un d'entre nous. »

Alphonse n'en finissait plus de suer à grosses gouttes. Devant les mines effarées de l'assistance, il se pencha et regarda à son tour au travers de la vitre explosée. Il lâcha le tournevis, qui rebondit sur le sol en béton, à ses pieds. Il écarquilla les yeux en s'agrippant au reste de la vitre sur laquelle il s'écorcha les doigts.

« C'est quoi ce bordel ? »

Sa voix tremblait, elle était devenue fluette, comme celle d'un enfant de 10 ans.

Il sentait tous les regards peser sur lui.

« Mais ce n'est pas croyable, c'est... c'est juste impossible, il y avait quelqu'un dans la caisse, j'vous jure ! »

Julien le fixait, l'air embarrassé.

« OK, imaginons qu'effectivement il y ait eu...

– NON !! hurla Alphonse. On n'imagine RIEN, il était ici je te dis, il y était !

– OK, OK, il y était, je me suis mal exprimé... je te crois, mais maintenant, il n'y a plus personne, tu vois bien !

– Je... je... »

Alphonse se redressa, totalement perdu.

« Il y avait quelqu'un, je t'assure qu'il y avait quelqu'un... »

Le vigile parlait dans son talkie-walkie tout en le regardant en coin.

« Je ne suis pas fou, je te jure... »

– Je te crois, fit Julien en lui posant une main sur l'épaule, je te crois ! »

Alphonse se contracta, puis s'affaissa petit à petit dans une longue expiration. Ses yeux plongèrent dans le vide et un énorme sanglot le secoua.

Son collègue était gêné de le voir pleurer.

Al tourna la tête vers l'entrée béante de l'atelier : un homme pressé, semblant sûr de l'importance de sa personne, venait d'arriver.

« Maintenant je crois qu'il va falloir expliquer ça au client ! intervint Julien. Et il n'a pas l'air commode ! »

*

Y avait-il eu réellement quelqu'un avec lui ce jour-là ? *L'homme* l'avait-il vraiment retrouvé ? Avait-il simplement voulu lui faire comprendre qu'il était désormais à sa merci ?...

Tout s'emmêlait dans son esprit.

La seule chose dont il se souvenait, c'était que cette frayeur lui avait fait prendre sa décision.

Et c'est pour cette raison qu'il était là, sur le bord du quai : il ne pouvait plus continuer à vivre comme ça...

Bon sang, il arrive... Je sens son souffle métallique et chaud... Je sens son odeur... la vibration de ses roues.

...

Maintenant... MAINTENANT !!

Au moment où ses pieds décollèrent du quai, les yeux fermés, le temps parut soudain se suspendre. Il se vit prendre de la hauteur, et se retrouva bientôt à une altitude ahurissante. Il pouvait maintenant contempler la rotondité de la Terre.

À cette vision, une idée lui vint à l'esprit : l'autre dingue aurait-il perdu sa trace s'il avait fui à l'autre bout du monde ? Même s'il n'était sûr de rien, il savait au fond de lui que cela n'aurait pas été le cas.

Mais ce n'était pas ça le plus important : l'essentiel était qu'il allait s'échapper... définitivement, et par sa seule volonté.

Cette pensée eut un effet sur tout ce qui l'entourait. Une vibration agita l'espace et toute la scène se rétracta à grande vitesse.

L'absence de pesanteur prit fin, et il ressentit le poids de tout son corps pour la première fois. Plus de couleur, le noir prenait maintenant possession de l'intégralité de l'espace. Il se sentait tomber, de plus en plus rapidement. Une impression de lourdeur extrême l'enveloppa. Ses membres le tiraillaient terriblement, la sensation d'avoir la tête dans du coton, les oreilles qui se bouchent, comme dans une cage d'ascenseur en pleine chute.

Cette sensation stoppa de manière brutale, sous l'assaut d'un hurlement incroyablement puissant, une stridence mécanique ahurissante qui fit exploser chaque cellule de son être. Il aurait donné n'importe quoi pour que ce son tranchant comme un scalpel cesse de lui cisailer les tympans.

C'est à ce moment-là que toute sa vie défila en accéléré devant ses yeux. L'instant tant attendu arrivait. Une sorte de puits d'images, comme aspirées par un siphon géant à une vitesse hallucinante ; des clichés en noir et blanc se mêlaient à d'autres, totalement sur-exposés et en couleur.

Sans qu'il sache exactement comment, il comprit que cela signifiait l'aboutissement de son voyage intérieur, la fin de tout ce qu'il avait connu. Il réalisa que plus rien n'allait exister... même pas lui. Il allait bientôt devenir un simple souvenir pour sa famille, ses proches et ses collègues. Une réminiscence de plus en plus éthérée... Il ne serait plus jamais vivant !

Toujours en accéléré, ses pensées vinrent caresser ses parents.

Bien que chrétiens, ces derniers avaient ramené de leur pays la croyance en la présence d'une âme, analogue à la psyché humaine, dans toutes les choses de notre quotidien. L'animisme représentait une sorte de relation triangulaire entre la nature, les hommes et le sacré.

Il se demanda s'ils percevraient sa mort comme une continuité, si le dialogue entre lui et eux se poursuivrait sans interruption... il en doutait. Ses parents seraient dévastés par ce qu'il était en train de faire. Sa mère ne lui pardonnerait jamais. Des dizaines d'années en France avaient affaibli les fondements de cette croyance ancestrale, il en était persuadé.

Encore une accélération.

Il repensa à un proverbe bamiléké, la région natale de ses parents : « L'argent possède bien des dents » ; il avait été stupide et cupide de ne pas y avoir prêté attention. Sous peu, lui aussi y succomberait, comme ses amis.

La vitesse augmenta encore.

Manal, Johan... et bientôt moi, Alphonse !

Penser à lui-même en utilisant ce prénom lui parut étrange. Pour tout le monde, il avait toujours été « Al », même dans son cercle familial, mis à part ses parents qui tenaient beaucoup à « Alphonse ». Il s'était demandé à maintes reprises pourquoi il avait hérité d'un prénom aussi désuet. À chaque fois qu'il avait posé la question, sa mère lui avait répondu que son utilisation était très fréquente au Cameroun, et qu'il était composé de deux mots qui signifiaient « noble » et « rapide ». Lui qui était en surcharge pondérale depuis quasiment sa naissance avait toujours trouvé cela plutôt ironique. Il aurait tellement voulu s'appeler « Dylan » ou mieux encore, « Cameron ». Mais cela ne se ferait jamais.

Il allait mourir seul, mais avec un avantage sur ses amis : il avait choisi « où et quand ». Il serait maître de sa destinée jusqu'au bout. Il sortirait vainqueur d'une manière ou d'une autre.

L'accélération paraissant arrivée au terme de sa puissance maximale, une explosion d'une incroyable violence l'emprisonna soudain.

Il ne ressentit d'abord rien, puis une compression monstrueuse monta de ses entrailles. En un millième de seconde, il sut que la désintégration allait suivre. Les atomes de son enveloppe physique allaient se retrouver fusionnés à ceux du fer et du carbone pour former un acier semi-organique.

Manal... Johan !

La dernière chose qui remonta à sa conscience lorsqu'il rouvrit brusquement les yeux, fut le nom lumineux au fronton de la rame : « ODIN ».

Odin...

Non, NON... NOOOON !!!

Un immense flash rouge d'une violence inouïe traversa toutes les fibres de son corps ! Il se désintégra et explosa littéralement sur le museau métallique de la motrice.

Les abords du quai, sur lequel il se tenait debout encore quelques secondes auparavant, se teintèrent de milliers de zébrures et de postillons de toutes les tailles et de toutes les nuances de rouge.

Des fragments se retrouvèrent projetés à plus de cinquante mètres alentour, éclaboussant les usagers tétanisés qui venaient d'assister à la scène.

Il n'existait plus, il venait de fusionner avec le néant...

Un coup de frein brutal surprit les passagers d'ODIN. L'homme bedonnant eut toutes les peines du monde à ne pas venir s'écraser contre son compagnon de route, les fesses décollées de la banquette par le fort ralentissement. Il se rattrapa de justesse en plaquant l'une de ses paumes sur la vitre à sa droite, dans un petit hoquet de surprise. Un hurlement se fit aussitôt entendre, celui des roues bloquées mordant l'acier des rails. Il fut suivi quasi instantanément par le bruit caractéristique de l'évacuation de l'air de la conduite générale des freins pneumatiques, un énorme « Pschiiiiittt ».

Une fois la rame totalement à l'arrêt, et son postérieur revenu sur la banquette, le bonhomme maugréa :

« Ah bordel, je n'aime pas du tout ce genre de truc quand c'est la fin de journée, ça sent le signal d'alarme ! À tous les coups, on va rester bloqués... »

– Ouais, eh bien j'espère que tu as tort, ce soir il y a du foot à la télé ! »

Les lumières baissèrent d'intensité brusquement pour laisser place aux seules veilleuses. Les rares passagers du wagon se regardèrent en silence, légèrement déconcertés, mais pas réellement surpris par ce énième incident sur la ligne de RER, la routine quotidienne pour tout banlieusard avec un minimum d'expérience.

Une voix préenregistrée s'éleva des haut-parleurs disséminés tout au long de la rame afin d'indiquer que le convoi était maintenant totalement immobilisé et qu'il était interdit d'essayer d'ouvrir les portes et de descendre sur les voies.

Les deux hommes se regardèrent, dépités.

Fin de l'extrait



Tournada Éditions

www.tournada.fr